

PROPHYLAXIE DE LA TUBERCULOSE (1)

Par E. P. LACHAPELLE, M. D

Chevalier de la Légion d'Honneur, Président du Conseil d'Hygiène de la Province de Québec.

Mesdames,

Messieurs,

Il me serait impossible de traiter d'une façon un peu complète le vaste sujet de la tuberculose humaine durant les quelques minutes qui me sont allouées. Il me faut donc forcément me limiter, et j'ai choisi de préférence la partie hygiénique du sujet, comme étant la plus propre à vous intéresser et comme offrant le plus d'intérêt immédiat et pratique. Les mesures préventives à prendre, pour se protéger contre les atteintes de ce terrible fléau, c'est-à-dire, la prophylaxie de la tuberculose, voilà ce que je désire vous exposer cette après-midi, aussi brièvement que possible, après vous avoir donné quelques notions très sommaires sur la nature même de cette maladie.

Nature de la tuberculose.

La tuberculose est restée fort mal connue jusqu'à ces dernières années. On a cru, pendant très longtemps, que c'était une maladie héréditaire et fatale, qu'il fallait subir sans résistance, les divers traitements conseillés ne pouvant rien contre elle. Suivant ces données, le sujet né de parents tuberculeux était voué à la maladie dès sa naissance, elle devait fatalement éclater tôt ou tard chez lui, et rien alors ne pouvait le sauver des conséquences ultimes de son mal. C'était une erreur d'autant plus grave qu'elle paralysait et l'intervention du médecin, en lui ôtant toute confiance, et l'énergie du malade, en lui enlevant tout espoir. Il était réservé à la médecine de nos jours, guidée par les découvertes de Villemin et de Koch, de prouver que la tuberculose est une maladie contagieuse, évitable et curable, et d'ouvrir ainsi un vaste champ d'activité à l'hygiène et à la thérapeutique modernes.

La tuberculose est due à un microbe, le bacille de Koch, voilà le premier fait éclatant qu'il faut mettre au-dessus de tous les autres.

(1) Conférence donnée à une assemblée publique, convoquée à Montréal, par le Bureau Local du Conseil National des Femmes du Canada.

L325

C'est une maladie microbienne, infectieuse et par conséquent contagieuse. Habituellement, on ne devient pas tuberculeux par hérédité, par tradition de famille, mais on contracte la maladie par accident, par contagion. On peut bien tenir de sa famille une prédisposition à la maladie, et encore, peut-on affirmer aujourd'hui que la chose n'existe guère que par exception et, qu'alors, l'on peut fort bien corriger cette prédisposition par une hygiène convenable, de même que l'on peut, par des mesures préventives suffisantes, éviter la contagion et rendre stérile la prédisposition morbide. Il n'y a donc pas pratiquement de tuberculose sans contagion.

Néanmoins, la tuberculose est encore celle qui de toutes les maladies exerce les plus grands ravages. Elle entre pour plus d'un septième dans la mortalité de l'univers. Dans notre province de Québec, qui est pourtant un pays relativement sain, on compte au-delà de trois mille décès annuels par la tuberculose, ce qui représente un dixième de tous les décès. Aucune des maladies contagieuses ou épidémiques les plus redoutables, le choléra, la peste, la variole, la diphtérie, n'entre pour une part aussi importante dans la mortalité du genre humain.

On peut dire que sur sept personnes, il en meurt plus d'une par la tuberculose, et que presque chaque famille contribue à cette hécatombe. Seule, une maladie contagieuse peut exercer des ravages aussi étendus, mais elle ne peut les exercer qu'à la condition qu'on ne prenne aucune mesure de protection contre elle. Je dirai plus, la mortalité par la tuberculose n'est si considérable que parce qu'on ne sait pas la soigner. C'est une maladie qui a une tendance naturelle vers la guérison, quand on place le malade dans les conditions voulues. La meilleure preuve que l'on puisse donner de la curabilité de cette maladie, c'est que l'on trouve très fréquemment, en examinant les organes de personnes mortes de toute autre maladie, des cicatrices tuberculeuses aux poumons et, très souvent, ces personnes n'avaient pas même soupçonné durant leur vie, être atteintes de tuberculose. La preuve encore que la tuberculose est curable, c'est la proportion considérable de tuberculeux qui sortent guéris des sanatoria. Tous les médecins spécialistes sont d'accord sur ce sujet : la tuberculose pulmonaire, à la première, et même à la deuxième période, lorsque les lésions ne sont pas trop étendues, est curable.

Je n'insiste pas davantage sur cette question, car je désire m'occuper surtout de la contagion de la tuberculose et des moyens de la prévenir.

Pour devenir tuberculeux, deux conditions sont nécessaires :

1° Il faut d'abord un terrain favorable ou une prédisposition, et c'est ici que l'hérédité a pu intervenir pour préparer le terrain. Mais l'hérédité n'est pas nécessaire : les enfants, grâce à leur peu de résistance, sont une proie facile à la tuberculose ; il en est de même des personnes débilitées par une mauvaise hygiène, par du surmenage, ou à la suite de maladies aiguës ou chroniques. Ces personnes, exposées aux causes de contagion, auront beaucoup moins de résistance que d'autres.

2° Il faut ensuite qu'il y ait inoculation du microbe, c'est-à-dire contagion. Cette contagion se fait habituellement de deux manières, comme pour la plupart des maladies contagieuses. Le bacille tuberculeux pénètre dans les voies digestives avec les aliments, ou bien il est inspiré dans les poumons avec l'air contaminé. S'il vient en contact avec une surface dénudée, l'inoculation se fait ; et, si le terrain est favorable, c'est-à-dire, s'il y a prédisposition, le microbe se multiplie, et nous avons un tuberculeux de plus.

C'est sur ces données générales que repose toute la prophylaxie de la tuberculose, que je vais tâcher maintenant de vous exposer d'une manière sommaire.

Prophylaxie de la tuberculose.

La prophylaxie de la tuberculose aura donc pour but, en premier lieu, de corriger chez les individus le terrain favorable ou la prédisposition, ou, si vous aimez mieux, de rendre réfractaires les prédisposés, et en second lieu, de nous protéger par tous les moyens possibles contre la contagion par les aliments et par l'air. Ce sont ces divers moyens prophylactiques que je vais maintenant passer en revue.

Modification du terrain.

Et d'abord, comment rendre réfractaires à la tuberculose ceux qui y sont prédisposés ?

C'est ici le point de départ des mesures de prévention à prendre contre la tuberculose. Si nous voulons organiser la résistance contre l'ennemi commun, commençons par l'enfant, le plus faible et le plus exposé. Mettons-le dans les conditions nécessaires pour que sa santé se développe, lui donne une forte et résistante constitution, et corrige chez lui les tares héréditaires ou accidentelles qui dépriment sa vitalité. Et pour atteindre ce but, voyons à ce que, dans la famille et à l'école, il soit placé dans un milieu favorable.

À l'école, évitons pour lui l'encombrement, la mauvaise ventilation, l'insalubrité de l'immeuble, toutes causes propres à vicier l'air qu'il respire. Voyons à ce que ses camarades ne lui apportent pas les maladies contagieuses qui peuvent exister dans leurs familles. Que ses maîtres éclairés sachent veiller sur lui, et lui éviter le surmenage ainsi que les imprudences.

Dans la famille, vulgarisons autant que possible les notions élémentaires d'hygiène infantile, afin que la sollicitude des parents, devenue encore plus éclairée, sache reconnaître chez les enfants les défauts du tempérament ou de la constitution, connaisse tous les dangers des prédispositions héréditaires, et soit en état d'appliquer les moyens de correction efficaces. Le repos mental, l'exercice physique, l'alimentation appropriée, le séjour à la campagne, le changement de climat, si c'est nécessaire, rendront dans une foule de circonstances de signalés services, et rétabliront dans son équilibre normal la santé compromise d'un enfant. Et pour les enfants pauvres,

misérables, abandonnés, les rachitiques, les scrofuleux, demandons à la philanthropie la création d'établissements spéciaux à la campagne, au bord de la mer, comme on en voit dans les pays d'Europe.

Tels sont les moyens que l'on emploie aujourd'hui pour tonifier l'enfance et limiter pour le futur le champ d'extension de la tuberculose.

Chez l'adulte, on s'intéressera aux convalescents de maladies graves, aux surmenés, à tous les débilites, et l'on aura soin de les mettre dans un milieu favorable qui leur permette de refaire promptement leurs forces. On leur donnera un régime de vie approprié, une alimentation saine et du repos. Lorsque la chose est possible, on les enverra à la campagne, vivre au grand air, souvent même on leur conseillera un voyage. Enfin, on fera en sorte qu'ils attendent que toutes traces de leur maladie aient disparu et que les forces soient revenues, avant de les laisser reprendre leur train de vie habituel, qui souvent les expose à la contagion.

Maintenant que nous connaissons les dangers de la prédisposition héréditaire ou acquise et la nécessité de la corriger, voyons quels sont les moyens les plus efficaces que la science et l'expérience mettent à notre disposition pour nous protéger contre la contagion, soit par les aliments, soit par l'air, qui, comme nous l'avons vu, sont les agents les plus habituels de transmission de la tuberculose.

Mesures préventives contre la contagion.

Tous les aliments ne sont pas susceptibles de contenir le bacille tuberculeux. Les légumes, les féculents, les céréales ne sauraient en aucune manière être incriminés. Le danger nous vient surtout des bestiaux qui, comme l'homme, sont sujets à la tuberculose. C'est même un fait admis que la tuberculose bovine est très répandue, et l'on n'est jamais certain, à moins de prendre des précautions exceptionnelles, que la viande, le lait, le beurre ou le fromage qu'on achète, ne proviennent pas d'animaux tuberculeux et ne sont pas par conséquent dangereux pour notre santé. Le danger, cependant, est variable. Ainsi la viande est très rarement tuberculeuse, et comme on la fait cuire d'habitude avant de la consommer, le danger est pour ainsi dire nul. Le beurre et le fromage, quoique plus suspects, ne sont pas souvent mis en cause. C'est surtout le lait, provenant du pis tuberculeux de vaches laitières, qui contient d'habitude le microbe, car la mammité tuberculeuse est fréquente chez la vache. Il en résulte ce fait important que le lait, base de la nourriture des êtres humains les plus fragiles, les moins résistants, je veux dire les enfants, devient facilement pour eux, lorsqu'il est contaminé, un danger mortel. Sur les milliers de jeunes enfants qui meurent chaque année, combien tombent victimes du microbe tuberculeux, caché dans le lait qu'on leur a donné à boire. C'est là, chez les enfants, le mode habituel de contagion, et d'autant plus efficace qu'il atteint des êtres sans défense, sans résistance aucune, qui trouvent ainsi le germe de la mort dans l'aliment qui devait assurer leur existence.

Je n'entrerai pas dans tous les détails des mesures de protection qu'exige l'alimentation de la première enfance. La recherche, par l'épreuve de la tuberculine, de la tuberculose chez les vaches laitières, l'inspection des troupeaux et des laiteries, la surveillance de la distribution du lait, les précautions à prendre contre l'adultération, autant de questions d'une importance majeure, qui n'ont cependant pas leur place ici. Au point de vue pratique, et pour la protection du bébé dans la famille, ce que je voudrais proclamer bien haut, c'est que, pour aucune considération, on ne devrait donner du lait cru à un bébé. Il faut bien se rappeler que le contrôle des animaux tuberculeux est très difficile à établir, que l'on n'est jamais sûr de la provenance du lait, à moins d'être soi-même propriétaire de l'animal, et dans ces conditions, mieux vaut faire bouillir le lait destiné à un bébé, que de lui faire courir les risques d'une contagion fatale. La stérilisation du lait est d'application facile dans les familles et peu dispendieuse : il s'agit de savoir comment la mettre en pratique et surtout d'avoir la volonté de s'en servir. Les dangers que le lait fait courir à l'enfant sont tellement considérables que, lorsque l'on donne à l'enfant l'allaitement artificiel, personne n'est excusable de ne pas stériliser, ou pasteuriser ce lait. C'est une des conditions *sine qua non* de la protection de la première enfance.

Contagion par l'air inspiré : danger des crachats.

Chez les adultes, la tuberculose se propage plutôt par l'air qu'ils respirent que par les aliments qu'ils absorbent. Ce n'est plus ici les bestiaux qu'il faut accuser, mais les tuberculeux eux-mêmes, qui sont par leurs crachats des foyers actifs de contagion. Les bacilles tuberculeux sont rejetés des poumons des phthisiques par l'expectoration ; les crachats se dessèchent, les bacilles font alors partie de la poussière des rues et des habitations ; ils sont mis en mouvement par le vent ou le balayage ; ils flottent dans l'air, et pénètrent dans le poumon de personnes jusqu'alors en bonne santé, pour y recommencer leur œuvre néfaste. Voilà dans toute sa netteté un fait scientifique établi d'une manière incontestable, et qui sert de base à l'un des moyens les plus rationnels de prévenir la tuberculose, la destruction des crachats. C'est cette donnée scientifique qu'il faut inculquer dans l'esprit de tous : *le tuberculeux est dangereux par ses crachats*. Comme le dit avec beaucoup de justice le secrétaire de la Ligue française contre la tuberculose, "le phthisique n'est aucunement dangereux par son contact, ni par son voisinage, ce n'est ni sa personne ni son haleine qui sont nocives, on peut causer avec lui de longues heures, vivre avec lui pendant des années, et même coucher dans sa chambre et lui donner les soins les plus constants sans courir de risque sérieux, à la condition de prendre certaines précautions dont la principale est de recueillir son expectoration, et de ne pas attendre pour détruire ses crachats qu'ils se soient desséchés et répandus en poussière dans l'atmosphère." Le crachat, voilà l'ennemi. C'est un moyen de contagion des plus dangereux et, il faut bien le dire, des plus fréquents. Voici sur cette question ce que disait le Congrès de la tuberculose tenu en

1888, dans une circulaire adressée au public : " La source contagieuse la plus fréquente et la plus redoutable réside dans les crachats de phtisiques. A peu près inoffensifs tant qu'ils restent à l'état liquide, c'est surtout lorsqu'ils sont réduits en poussière qu'ils deviennent dangereux. Ils revêtent promptement cette forme lorsqu'ils sont projetés sur le sol, le plancher, les carreaux, les murs ; lorsqu'ils souillent les vêtements, les couvertures, les objets de literie, les rideaux, etc., ou sont reçus dans les mouchoirs, serviettes, etc. C'est alors que, desséchés et pulvérulents, ils sont mis en mouvement par le balayage et l'époussetage, le battage et le brossage des étoffes, des meubles, des couvertures, des vêtements. Cette poussière suspendue dans l'air pénètre dans les voies respiratoires, se dépose sur les surfaces cutanées et muqueuses dépouillées de leur vernis épidermique, sur les objets usuels servant aux usages alimentaires, et devient ainsi un danger permanent pour les personnes qui séjournent dans l'atmosphère ainsi souillée."

Chaque phtisique est donc un foyer de contagion dangereux, et l'on comprend que la tuberculose ait pu s'étendre avec une tenacité si extraordinaire dans toutes les couches de la population, lorsque l'on sait que de tout temps les phtisiques ont *craché partout* avec la plus entière liberté. Aujourd'hui le danger est connu, démontré, il n'y a plus de raison pour que cet état de chose persiste.

Mais, me direz-vous, on ne peut pas empêcher un phtisique de cracher. C'est vrai ; mais on peut empêcher que ses crachats soient nuisibles aux autres. Et facilement. La science nous donne aujourd'hui sur ce sujet des données très précises. Et, en ce faisant, non seulement elle nous rend un immense service en nous fournissant un moyen puissant de protection, mais encore elle vient au secours du tuberculeux lui-même et l'empêche de se réinfecter par ses propres crachats, augmentant ainsi d'autant ses chances de guérison.

La lutte contre les crachats des tuberculeux doit s'efforcer de couvrir les points suivants :

1° Convaincre tous et chacun qu'il est nécessaire de prendre les plus grandes précautions au sujet des matières expectorées par les phtisiques. Ne jamais laisser cracher ces malades par terre. De préférence, leur donner un crachoir de poche spécial, facile à manier et à nettoyer ; ou bien les faire cracher dans des crachoirs contenant des liquides désinfectants et non pas des substances sèches comme la cendre, la sciure de bois. Les crachoirs sont vidés tous les jours dans le feu ou dans les cabinets d'aisance, et nettoyés à l'eau bouillante additionnée de bicarbonate de soude. Les malades ne doivent pas cracher dans leurs mouchoirs. Ceux-ci cependant, de même que tout le linge des tuberculeux, doivent être jetés dans un vase rempli d'une solution désinfectante en attendant qu'ils soient bouillis, et avant d'être mis au linge sale.

2° Travailler activement à supprimer les crachats dans les lieux publics : églises, écoles, magasins, bureaux, théâtres, tramways, etc., et pour cela, généraliser l'emploi des crachoirs hygiéniques contenant des solutions antiseptiques.

3° Enfin, faire à ce sujet l'éducation du public. Signaler à tout le monde le danger extrême des crachats des phtisiques et la nécessité de s'en protéger, afin de rendre plus facile l'exécution des règlements d'hygiène formulés par les bureaux de santé, les compagnies de chemin de fer et de tramway, les grandes maisons de commerce, les administrations, les ateliers, etc.

Désinfection des chambres et des logis.

Le danger des crachats des phtisiques comporte encore une autre indication, c'est la désinfection des chambres et des logis habités par les malades.

Dans les familles où l'hygiène est mise en pratique, cette mesure est d'application facile ; non seulement on prendra les soins voulus pour que les crachats du malade ne souillent pas le plancher, les murs et les objets de literie, en plaçant à sa portée des crachoirs contenant des solutions antiseptiques, mais encore on disposera la chambre de manière à faciliter le lavage du parquet et des cloisons, en enlevant tout ce qui peut conserver la poussière : tapis, rideaux, tentures, etc..... Et la mort, ou le départ du phtisique sera suivie d'une désinfection complète de la chambre habitée par lui.

Mais combien de fois aussi ces mesures de prudence ne sont pas mises en pratique. Et il arrive alors de deux choses l'une : ou bien la chambre souillée est habitée par une autre personne de la famille, ou bien la famille abandonne le logis, qui passe à d'autres locataires. Mais le bacille tuberculeux demeure caché dans la poussière des recoins, conservant toute sa virulence et prêt à saisir d'autres victimes à l'occasion.

On ne saurait trop insister sur ces faits et sur l'importance qu'il y a, quand on s'installe dans un logis nouveau, déjà habité par d'autres personnes, d'en faire au préalable la désinfection. Ceci est plus important, beaucoup plus important que le grand ménage habituel dans ces circonstances ; car il ne s'agit pas seulement de rendre le logis propre et brillant, mais il s'agit encore de détruire les germes de maladies contagieuses qui ont pu être laissés par les précédents locataires. Rappelons-nous que ces germes sont nombreux, et que, là où il y a eu des malades atteints de ces maladies, on peut trouver par la suite les microbes de la fièvre typhoïde, de la scarlatine, de la diphtérie, de la tuberculose, etc., disséminés dans les poussières de l'appartement.

Déclaration des cas de tuberculose.

Dans quelques villes, et à New-York en particulier, on exige la déclaration des cas de tuberculose, afin justement d'obvier au danger que je vous signale. Les logis infectés sont visités par les officiers sanitaires (a), puis ils sont désinfectés après la mort ou le départ du

(a) Ces officiers indiquent aux familles comment il est facile de rendre le malade inoffensif pour son entourage.

malade, et, lorsque la famille quitte le logis, le propriétaire est même tenu, dans certaines circonstances, de faire des réparations spéciales, tel que renouveler le papier collé sur les murs. Dans la Province de Québec, la déclaration des décès causés par la tuberculose est obligatoire, afin de permettre la désinfection des logis infectés, mais la déclaration des cas de tuberculose n'est pas imposée par les règlements.

D'ailleurs, il n'est pas encore démontré que la déclaration des cas de tuberculose soit un moyen efficace de prophylaxie. Je crois même que dans certains cas c'est une mesure inutile et même nuisible ; par exemple, quand le tuberculeux est un travailleur, nécessaire au soutien de la famille. En effet, il ne faut pas oublier, qu'à l'encontre des autres maladies contagieuses, la tuberculose est une maladie chronique qui peut évoluer pendant des mois et des années, sans rendre le malade incapable de vaquer à ses occupations. Le tuberculeux, s'il sait prendre les mesures nécessaires, s'il sait contrôler ses crachats, n'est pas dangereux. En le signalant aux autorités, on risque de lui faire perdre son emploi, on lui inspire naturellement l'idée de cacher son mal, et on l'empêche de se faire soigner, par crainte de révéler sa maladie. C'est un mal que ne compense pas l'avantage problématique de la déclaration. Ne vaut-il pas mieux procéder par un autre moyen et, suivant les conseils de sir Thorn Thorn, en Angleterre, et de l'Académie de Médecine, en France, gagner la confiance de ce tuberculeux et faire son éducation, afin qu'il sache se rendre inoffensif ?

Avant toute chose, instruisons la population sur les moyens de prophylaxie de la tuberculose. La médecine a déjà fait sa part, par ses découvertes et ses bons conseils. Faisons plus encore. Vulgarisons les notions d'hygiène : à l'école d'abord, par un cours élémentaire et bien expliqué ; dans la famille ensuite, par de la littérature populaire, des propagandes personnelles, des conférences publiques et gratuites dans les quartiers populeux. C'est le meilleur moyen de diffuser les mesures hygiéniques, de les faire comprendre, de les faire adopter de bonne volonté, sans contrainte, sans provoquer de résistance.

Le Sanatorium.

Je n'aurais pas accompli toute la tâche que je me suis proposée : vous faire connaître les moyens les plus efficaces de protection contre la tuberculose, si, avant de terminer, je ne vous disais quelques mots du sanatorium.

Au point de vue de l'éducation du public, le sanatorium rend de signalés services. Il apprend avant tout aux malades à ne pas être dangereux pour les autres. C'est une école d'application pratique, la plus convaincante. Et les parents, les amis, renseignés sur les mesures que l'on prend et que l'on fait prendre aux malades, y ajoutent une foi d'autant plus vive que ces mesures revêtent le sceau

de la spécialité, et que les résultats obtenus dans les sanatoria sont excellents. Ces parents et ces amis deviennent alors, comme le malade lui-même, des apôtres de la prophylaxie.

Au point de vue de l'hygiène proprement dite, le sanatorium est un moyen prophylactique de premier ordre. Non seulement il fait l'éducation du tuberculeux et de son entourage, mais il l'isole, et souvent il le guérit, en l'astreignant au seul traitement vraiment efficace connu jusqu'à ce jour : repos absolu, suralimentation, vie au grand air. Le tuberculeux au sanatorium, c'est un foyer de contagion supprimé, ou du moins rendu inoffensif, par l'éducation d'abord, par l'amélioration et la guérison ensuite, et enfin, durant le séjour, du malade à l'institution, par l'isolement. On peut donc affirmer, sans crainte de se tromper, que le sanatorium est un moyen très actif de lutter contre la marche envahissante de la tuberculose.

Aussi, les sanatoria devraient-ils être déclarés d'utilité publique, et les gouvernements devraient s'intéresser à leur établissement tout autant que les citoyens. Car, si le sanatorium est utile au riche, c'est une nécessité bien plus pressante encore pour le pauvre. La tuberculose exerce dans la classe pauvre des ravages considérables et d'autant plus facilement, que les moyens prophylactiques y sont plus inconnus et plus négligés.

La lutte contre la tuberculose, commencée par l'hygiène de la première enfance et la réforme des logements insalubres, continuée par l'éducation des masses et la vulgarisation des moyens préventifs contre l'infection alimentaire et celle des voies respiratoires, resterait incomplète, sans la création de moyens de guérison efficaces. S'il est bon d'instruire sur la nature du mal, guérir est encore meilleur ; pour rendre la prophylaxie de la tuberculose complète, fournissons aux pauvres les moyens de se guérir, aidons à l'établissement des sanatoria, et tâchons d'obtenir dans ce but le concours des pouvoirs publics.

L'installation d'un sanatorium n'est pas si compliqué qu'on le croit. Il n'est pas nécessaire de choisir des pays spéciaux, des climats particuliers, ni de construire des habitations dispendieuses. On peut localiser ces établissements aussi bien dans une plaine que sur une montagne ; une installation simple, rustique, n'en est que plus favorable. L'important, c'est l'air pur, et, sous ce rapport, notre province n'a rien à envier aux autres pays. Ceux qui pourraient en douter n'ont qu'à se rendre à Sainte-Agathe, ils y trouveront un sanatorium très bien organisé et dont les résultats se comparent avantageusement avec ceux obtenus ailleurs.

Inscrivons donc sur notre programme la création, près des villes, de sanatoria publics pour les indigents, et efforçons-nous de persuader les hôpitaux possédant des terrains spacieux, qu'ils doivent créer et attacher à leur institution, un sanatorium ou pavillon spécial, où les tuberculeux seront isolés et soumis à toutes les méthodes de prévention et de traitement qui donnent des résultats si satisfaisants partout ailleurs.

Conclusion.

En somme, la prophylaxie de la tuberculose ne peut pas être simplement personnelle. Si l'on veut enrayer la marche envahissante de ce fléau, il faut étendre le plus possible cette prophylaxie à toute la communauté. Il en est de la prévention des maladies évitables comme de la désinfection ; elle ne peut être efficace qu'à la condition d'être complète. Enfants et grandes personnes, pauvres ou riches, elle doit atteindre tout le monde.

Avec le secrétaire de la Ligue française contre la tuberculose, je dirai en terminant : " Si les mesures indiquées étaient mises en pratique, nous ne disons pas dans toutes les familles où il existe un tuberculeux, et par tous les phtisiques, mais seulement par le quart de ces familles et de ces phtisiques, nous verrions diminuer dans une énorme proportion les ravages de cette maladie ; et les habitudes de propreté et d'antiseptie rigoureuses que l'on conseille, finissant peu à peu par entrer dans nos mœurs et par devenir générales, on arriverait progressivement, sinon à son extinction presque totale, du moins à réduire le chiffre de ses victimes aux proportions des autres maladies. Car l'hérédité et les autres conditions prédisposantes et adjuvantes, dont personne ne méconnaît l'importance, ne suffiraient pas à elles seules pour produire la maladie, si les germes étaient détruits."

Montréal, 31 janvier 1900.

